

**LES PYGMEES ET LE DEVELOPPEMENT
EN REPUBLIQUE DU CONGO
BILAN ET PERSPECTIVES**

Contribution à l'atelier de synthèse sous-régionale de l'étude sur l'autopromotion des
populations Pygmées d'Afrique Centrale Yaoundé, Mvolyé, Centre Jean XXIII,
du 2 au 4 février 2005

Par

M. Yvon-Norbert GAMBEG
Université Marien NGOUABI
BP : 2642 Brazzaville – Congo
E-mail : gambegyvon@yahoo.fr
Tél : 00242-556 14 95

Introduction La terre congolaise est le pays d'élection de peuplement Pygmées en ce sens que la plupart des Pygmées des pays voisins s'y retrouvent. Les Pygmées sont présents dans tous les dix (10) départements administratifs que compte le Congo. Cependant, toutes ces communautés sont généralement numériquement inférieures aux groupements bantou même s'il arrive qu'en certains endroits le peuplement pygmée soit supérieur au bantou dans la Likouala à Banza et Molembe où sur 800 habitants, les bantou ne comptent qu'une centaine et, dans le parc d'Odzala, dans le district de Mbomo où les Kola plus nombreux que les Bantu sont dominés par ces derniers notamment, chez les Bakota et les Mboko. Qu'importe leur nombre, les Pygmées sont assujettis par les Bantu depuis les migrations historiques du néolithique.

L'économie pré-coloniale a mis en contact les Bantu et les Pygmées qui ont fonctionné dans les associations d'échanges, perverties par la colonisation et l'économie poste-coloniale où l'on voit apparaître des formes de prestations et de travail salarié, signes de mutations dans la structure traditionnelle de la société des Pygmées. La présente contribution à l'atelier de synthèse sous-régionale sur l'autopromotion des populations Pygmées dans le développement des pays d'Afrique Centrale rend compte des efforts déployés au Congo depuis l'époque coloniale, sans la grande ambition d'un travail exhaustif.

I. De la politique coloniale d'approvisionnement des Pygmées à la politique congolaise de leur intégration

Le dépouillement des archives a permis d'établir que dans les années 1930-1950 des recensements des Pygmées ont été effectués ; un effort de scolarisation des enfants pygmées avait été tenté ; que pour mieux attirer les Pygmées vers des villages bantou ou oubanguiens quelques villages pygmées ont été construits à côté des villages de Grands Noirs ; que les administrateurs de la Likouala allèrent jusqu'à offrir des primes de 80 à 125 francs à quelques chefs indigènes qui avaient réussi à sortir un certain nombre de Pygmées des forêts et, qu'à la Foire Internationale de 1938 organisée à Brazzaville sous le patronage du Gouvernement Général de l'Afrique Equatoriale française, du temps du Gouverneur RESTE, des Pygmées y furent amenés et qu'aux dires de l'écrivain Antoine LETEMBET AMBILI : « Ceux-ci habitaient comme des parias dans des huttes en feuilles de bambous, entourées de bananiers tout au long de la rivière Mfoa, à quelques mètres du lieu où est actuellement bâtie l'Ambassade de France au Congo. Pour les Européens comme pour leurs colonisés, ces Pygmées n'étaient parqués en ces lieux que pour aiguiser la curiosité de leur engouement inhumain »¹.

Toutes ces opérations ne relevaient que de la politique coloniale « d'apprivoisement des Babingas », des tentatives de leur affranchissement des Bantu.

Du reste, en parlant d'apprivoisement et d'affranchissement ces expressions tout à fait péjoratives ne sont pas pour autant dénuées de sens. En effet, le terme d'apprivoisement n'est utilisé que pour des animaux sauvages que l'on doit dompter, rendre moins farouches et plus familiers, domestiques. L'apprivoisement était loin d'autoriser le moindre affranchissement de l'espèce. C'est dire que la colonisation n'a guère posé le problème des Pygmées en termes de construction efficace de leurs libertés ou d'intégration au sein de la société des Grands Noirs mais, au sein de la société coloniale comme entité séparée de leurs maîtres ancestraux et affranchies de toute tutelle nègre. L'utopie coloniale était loin de s'affranchir de l'histoire au

¹ Antoine LETEMBET AMBILI, 1984, « L'intégration des pygmées dans la société moderne », Etumba n°722, du 21 janvier, P.5.

point où elle lègue au Congo indépendant le problème pygmée tel quel. A dire vrai, au moment où le Moyen Congo accède à l'indépendance le 15 août 1960, les Pygmées n'ont de dignité qu'en tant qu'êtres de forêt asservis par les Bantu et non en tant que membres libres d'une société nationale « moderne ». Ils sont encore ces marginaux d'un ordre socio-politique nouveau qui proclame des idéaux d'unité, de travail et de progrès. Même quand suit par la suite la Révolution des 13, 14 et 15 août 1963, et tant qu'a duré cet ordre révolutionnaire jusqu'à 1991, la question pygmée est demeurée entière.

Toutefois, l'administration congolaise qui a désormais pris la relève de l'administration coloniale a occasionné de vifs rebondissements de cette épineuse question des Pygmées. On parle de plus en plus de leur assimilation pure et simple aux ethnies bantu. Mais cette

1. Mesures prises par le Parti Congolais du Travail lors de son III^{ème} Congrès tenu à Brazzaville du 27 au 31 juillet 1984

« - Au niveau national : Recommandation n° 20

- Considérant que le Congo est une nation solidairement unie où tous les citoyens sont égaux en droit ;
- Considérant la situation actuelle des Pygmées ».

Le III^{ème} Congrès ordinaire tenu à Brazzaville du 27 au 31 juillet 1984 recommande la prise des mesures spéciales en faveur des Pygmées en vue de l'intégration socio-économique.

Le congrès

En définitive, nous sommes loin de la formalisation d'une politique cohérente dans les domaines de la vie des Pygmées. Les initiatives étaient donc plus attendues de la part des autorités administratives locales que des autorités nationales. Tout au long de son règne, le Parti Congolais du Travail a préconisé le pouvoir populaire et la révolution nationale démocratique et populaire qui comportaient quelques notions de décentralisation à l'intérieur du centralisme démocratique. Le problème était donc celui de la prise de ces mesures.

2. Le Parti Congolais du Travail et la recherche de l'efficacité politique d'intégration des pygmées dans le mode de production national

Créé le 31 décembre 1969, et Après quelques tâtonnements en matière d'intégration des Pygmées, le Parti Congolais du Travail se résout tardivement à la recherche d'une politique efficace des pygmées dans le mode de production national.

- C'est au cours des années 1985-1986 que le Ministère du Plan et de l'Economie assigna à l'Ecole Supérieure du Parti Samora Moïses Machel, la tâche de superviser l'étude sur "L'intégration des Pygmées au processus du développement socioéconomique de la République populaire du Congo". Cette étude devait être menée en étroite collaboration avec les chercheurs de la Direction Générale de la recherche scientifique et technique du Congo et ceux de l'Université Marien NGOUABI. Cette mission a connu un début d'exécution en 1986. Faute de moyens financiers n'a pu être poursuivie.

- Aussi, pour promouvoir la recherche scientifique à l'Ecole Supérieure du Parti, la Direction de la recherche et de la Documentation avait retenu pour l'année académique 1985-1986 le thème "Les facteurs de blocage de l'intégration des pygmées dans la société bantu". Elle se devait :

- d'identifier le mode de vie des Pygmées ;

- de déterminer les domaines de production où ils excellent le plus ;
- de connaître les points sensibles pouvant faciliter leur "intégration" dans la société bantou ou oubanguienne ;
- de spécifier les conditions pour leur maintien définitif dans la société bantou ou oubanguienne dès lors qu'ils l'auront intégrée.

L'étude a connu un début d'exécution grâce au "Concours Ecole Supérieure du Parti" qui a permis de recueillir des données théoriques sur l'histoire, le mode de vie des Pygmées et leurs rapports avec les Bantu et Oubangiens. Les travaux des candidats à ce concours ont été corrigés et appréciés par les professeurs de l'Ecole Supérieure du Parti Samora Moïses Machel, ceux de l'Université Marien NGOUABI et par les chercheurs de Direction Générale de la recherche scientifique et technique. Des vingt études sélectionnées, une synthèse a été rédigée et visait le grand public scientifique et politique. Elle fut intitulée « La condition pygmée au Congo : mode de vie et perspective d'intégration ». Au total, trois chapitres composent cette étude d'une soixantaine de pages dactylographiées et ronéotypées :

- Le chapitre I : "La population pygmée", vise à saisir l'aire d'extension des Pygmées en Afrique centrale, leur mode de vie à travers leurs activités économiques, leur organisation sociale, leur culture, leur psychologie sociale et leurs rapports avec les Bantu.
- Le deuxième chapitre traite des facteurs de blocage de l'intégration des Pygmées dans la société Bantu.
- Enfin, il est dégagé dans le troisième chapitre, les perspectives et les suggestions qui tentent d'apporter des solutions aux problèmes liés à ces blocages.

Il sied de noter que ce document synthèse a servi de base d'orientation de la « Table-ronde du 18 au 19 avril 1990 sur la problématique de l'intégration des pygmées au processus de développement socio-économique du Congo », organisée par la Direction de l'Ecole Supérieure de Parti Somora Moïses Machel et à laquelle avaient pris part : les chercheurs des différentes institutions de recherche basées au Congo, les représentants des Organismes internationaux, les Enseignants-chercheurs de l'Université Marien NGOUABI, les représentants des différents Ministères du Congo.

La démarche adoptée au cours de cette Table-ronde procède de la dynamique interne du fonctionnement des communautés pygmées, de l'analyse des rapports des Pygmées avec les Bantu. Elle aidait à déterminer ou en proposer les voies et les moyens d'une intégration possible.

La mise en relief des facteurs de blocage de l'intégration des Pygmées dans la société congolaise a permis cette Table-ronde s'attester le caractère très complexe de ce problème de l'intégration des Pygmées dans le mode de production national au Congo. Ces facteurs sont d'ordre politique, psychologique, culturel, philosophique et surtout économique. La parfaite connaissance de ces facteurs devait assurer le dépassement par trop simpliste de la réduction de la difficulté de résoudre l'intégration des Pygmées à la prévalence des complexes développés par les deux communautés : complexe de supériorité chez les Bantu et Oubangiens et, d'infériorité chez les Pygmées, oubliant que ces cultures sont la conséquence d'une longue histoire de contacts heurtés entre les deux communautés. En réalité, ces contacts sont plus que psychologiques mais davantage politiques, culturels et économiques. Et l'on devait tenir compte de tous ces paramètres pour résoudre ce problème d'intégration dans le

respect strict des valeurs morales, spirituelles et culturelles des Pygmées sans pour autant négliger le respect de l'environnement dans lequel vivent les Pygmées.

La Table-ronde recommanda que l'Etat ne devrait pas seulement se contenter de stipuler des résolutions mais se devait de procéder à la mise sur pied d'une véritable politique visant à améliorer les conditions de vie des Pygmées par une assistance aussi variable que possible : écoles, hôpitaux, aide alimentaire ...

Pour la petite histoire, la Table-ronde a pris fin le 19 avril 1990 à 12h35. De 1990 à 1999, le Congo traverse une période d'instabilité politique faite de recherche d'une voie politique démocratique marquée par des confrontations violentes politico-ethniques. La question pygmée est relayée au second plan. Cependant, il serait faux de penser qu'au contact des Bantu et Oubanguiens depuis des millénaires, les Pygmées et les Grands Noirs n'aient pu développer entre eux voisins ni interpénétration sociale et culturelle, ni acculturation qui fassent penser à un processus d'intégration. L'absence d'une politique gouvernementale cohérente en matière d'intégration des Pygmées ne signifie pas absence totale des faits susceptibles de la certifier le processus d'intégration.

Nous allons faire la démonstration de ces formes d'acculturation en profondeur auxquelles adhèrent les Pygmées en montrant comment ils acquièrent la véritable citoyenneté congolaise ; Comment ils intègrent la société nationale congolaise et comment ils s'insèrent dans l'économie moderne selon les réalités locales et régionales.

3. La question de la citoyenneté et de l'émancipation des Pygmées

Dans la plupart des zones de peuplement pygmée (Mbomo, Plateaux teke le long de la route nationale n° 2, la Lekoumou et les pays du Niari forestier, la Sangha...), les Pygmées sont plus devenus villageois que forestier surtout en des zones où la forêt n'offre plus les mêmes attraits qu'autrefois. Cette tendance à la sédentarisation concerne davantage les jeunes pygmées.

La sédentarisation apparaît comme une marque d'évolution. L'on peut dire que le processus est irréversiblement amorcé chez les Pygmées Baka de l'Est-Cameroun, chez les Kola de Mbomo (Congo), chez les Boongo des pays du Niari, (Congo), chez les Tswa des Teke du Congo. Cela apparaît à travers des indices visibles tels que les transformations enregistrées au niveau de l'habitat, de l'économie, de l'éducation et de la santé. Lentement mais progressivement, les pygmées abandonnent la vie nomade pour se constituer en établissements fixes ou semi-mobiles. Ils sortent de plus en plus de brousse pour aligner à l'instar de leurs voisins Bantu leurs habitations le long de la route ou des pistes carrossables. Les villages qui se créent n'ont qu'un lointain apparentement avec les anciens campements. Les huttes de branchages et de feuilles cèdent la place aux cases-nattes ou pailles tressées, géométriquement alignées. Ces derniers représentent 81 % des habitations contre environ 19% d'abris provisoires. Certes, elles n'ont encore qu'une pièce avec un mobilier sommaire ou inexistant mais, elles constituent le premier indice de stabilité résidentielle aux côtés des Grands Noirs.

Dans la Likouala, 700 Ba-aka peuplent le village de Molembe situé à une centaine de mètres de Mbandza, village bantu et en assure le prolongement. La population totale de Mbandza est de 800 habitants (recensement de 2000). Pourtant majoritaire, les rapports sociaux entre ces

Pygmées et ces Bantu sont des rapports d'inégalité, de domination et donc d'exploitation des Pygmées par les Bantu / Oubanguiens. Les revenus ou gains obtenus des travaux effectués chez les Bantu en témoignent : morceaux de manioc, sel, vieux tissus...

La sortie des Pygmées de la forêt est volontaire, par attraction exercée sur eux par le milieu villageois et sur la base des relations qui unissent leurs chefs aux chefs bantus. Force est de noter que ces mouvements de sédentarisation et d'insertion dans l'espace villageois bantus ne mettent pas fin à leur statut socio-ethnique de Pygmées, ni à leurs migrations saisonnières en forêt (Molongo) et que non plus la forêt serait vidée de tous ses Pygmées car le pourcentage de ceux qui habitent encore les campements reste appréciable.

Certains des Pygmées sédentarisés sont recensés comme des citoyens congolais à part entière et sont porteurs de pièces d'état civil ; ils ont pris part aux diverses consultations électorales de la dernière décennie en tant qu'électeurs et non comme candidats. Il subsiste là un réel problème des droits civiques chez les Pygmées et dans la Nation congolaise. Une autre marque de l'insertion sociale des Pygmées est certifiée par les pratiques linguistiques dont font preuve les Pygmées depuis la nuit des temps.

On découvre de plus en plus que les Pygmées ont leurs langues propres. Cependant, ces dernières ont subi des métamorphoses du fait des contacts avec les Bantu. On relève, de ce fait, non seulement le rapprochement de ces langues pygmées avec celles des Bantu voisins immédiats mais aussi le fait qu'en majorité, les Pygmées sont polyglottes. Ils parlent leurs langues propres et en plus de ces langues, ils parlent la ou les langues des Bantu voisins immédiats et l'une des deux langues nationales suivant leur situation géographique au nord ou au sud du Congo, le lingala ou le kituba. Si l'on prend le cas des Baboongo du Niari forestier et en nous référant à D. BARRETEAU, 1978, Inventaires des études Linguistiques (sur les pays d'Afrique Noire d'expression française et Madagascar). Paris, C.I.L.F., p. 138-139, les langues bantus parlées par ces derniers relèvent de trois groupes principaux :

« B. 20, groupe kele : 26 Ndasa

B. 60, groupe Mbede : 6 Embamba = Lembamba ou Ombamba ;

B. 70, groupe Teke : 73 a Tsaayi, 73 b Ilaali, 73 c Yaa, 73 d Kwe, 73 e Etyee »

Sur le plan social, quelques avancées sont à noter çà et là et sans être acquises partout car les Teke conservent encore l'écart qui les distancent de leurs Pygmées, notamment sur le plateau Kukuya. Ailleurs, les Pygmées ne s'écartent plus de deux mètres pour parler aux Bantu. Ils sont assistés par les Bantu, dans la Likouala principalement, lors d'un décès et vice-versa. Par contre, l'ostracisme en matière de relations sexuelles demeure. Il ne reviendra jamais à un Bantu d'afficher publiquement sa vie sexuelle avec une Pygmée, ni à une Pygmée d'avoir une aventure sexuelle avec un Bantu. On ne les massacre plus chez les Teke, en les précipitant dans la tombe de leur maître ou seigneur comme dans le temps.

Quelques tendances positives se sont dessinées depuis quelques décennies au point où, dans la Likouala, surtout, sévit de nos jours une grande souplesse dans les mariages entre les Baoto, Bantu et Oubanguiens, des supérieurs de la société, des nobles, et les Bazamba, pygmées, des inférieurs, sans toutefois que de telles unions deviennent systématiques. Autrefois, elles entraînaient pour tout Bantu / Oubanguiens, un bannissement car il devenait epusele, chez les Bomitaba, lui et ses enfants issus de cette union et ne pouvait plus avoir une épouse Baoto jusqu'à sa mort.

Certains lignages bantou / oubanguiens qui présentaient des maladies graves comme la bronchite chronique, la tuberculose, Nzingi, maladie de salive, subissaient aussi le même sort et les enfants issus d'une telle union étaient mis à mort. Les mariages étaient impossibles entre les gens sains ou les lignages sains et les lignages malades. Avec l'évolution, cette interdiction est remise en cause dès que les porteurs de ces maladies étaient guéris.

S'agissant de l'habillement, les Pygmées s'achètent aujourd'hui des habits comme d'autres biens manufacturés et n'utilisent plus des torches de résine, *mpaha*, pour s'éclairer mais, des allumettes et des lampes tempêtes. De moins en moins dans leurs villages, ils recourent aux écorces de bois comme couchettes. L'acquisition de la citoyenneté de la congolité ou de l'humanité par le Pygmée et par l'Etat est la conquête de la reconnaissance de sa dignité par les Grands Noirs.

4. L'éducation moderne et l'alphabétisation des Pygmées

L'un des arguments de l'aventure coloniale était ce que l'on a appelé « la mission civilisatrice ». L'objectif prioritaire de la colonisation consistait à « civiliser » les humanités exotiques. En anthropologie le mot « civilisation » désigne la troisième phase du schéma évolutif de TYLOR, lequel schéma voulait que l'humanité évolue en trois phases : la sauvagerie, la barbarie et la civilisation. L'aventure coloniale consista alors à faire sortir les peuples colonisés de la « sauvagerie » et de la « barbarie » que l'on ne peut assimiler à la moindre culture. De ce point de vue, la colonisation demeurait foncièrement « culturocide », c'est-à-dire qu'elle vouait bon nombre de cultures à la disparition.

C'est un fait historique bien établi que l'école coloniale avait, au départ, pour ambition essentielle de former des écrivains - traducteurs - interprètes. Ces derniers devaient être des intermédiaires entre l'administration coloniale et le peuple analphabète. De ce fait, l'écrivain - traducteur - interprète se définissait comme l'auxiliaire de l'Administration coloniale et non point comme un concepteur. Etant donné que l'une des missions dont l'Administration coloniale pensait être investie, était la mission civilisatrice, l'idéologie mise en place et inculquée à la masse analphabète et aux lettrés était l'assimilation, une assimilation qui formait les jeunes Africains selon les modèles des colonisateurs. Dans sa nature profonde, l'école coloniale voire aussi post-coloniale pêchait par le double écueil de l'extraversion et de la déculturation, sa déconnexion du milieu. On ne doit pas exagérer l'expansion du mouvement éducatif au Congo avant 1974, date à laquelle l'enseignement prit son vrai départ avec le Fonds de Développement Economique et Social.

La diffusion de l'enseignement laïc butera longtemps sur la résistance passive des populations et la difficulté de former des instituteurs et moniteurs indigènes. D'où, au départ, son retard sur l'enseignement privé (confessionnel) qui, en 1935, reçoit plus des deux tiers des élèves, 52% en 1945. C'est à partir de 1936 que les missions ont tenté de former des ouvriers, mais il a fallu attendre l'année 1938-1939 pour que soit créée la première des écoles professionnelles officielles du Congo avec 43 élèves. Celles-ci seront six et compteront en 1945-1946, 296 élèves.

Depuis l'indépendance du Congo en 1960, la structure de l'enseignement s'est complexifiée sans toutefois parvenir à dépasser les oppositions entre enseignement public, laïc et enseignement privé confessionnel ; entre enseignement général et enseignement technique et professionnel. L'inadéquation formation-emploi, n'a aucune solution viable, donc par conséquent, le problème du désœuvrement des jeunes en âge de travailler (diplômés, rebuts

scolaires ou jeunes analphabètes) reste entier depuis la nationalisation de l'enseignement en 1965.

Phénomène de massification par excellence, la formation des jeunes Pygmées ne s'est jusqu'ici pensée qu'à l'intérieur du double cercle de l'Ecole (Education scolaire) et des centres d'alphabétisation.

Il faut entendre par école une structure permanente de formation formelle qui dans ce cas d'espèce et par rapport à l'éducation traditionnelle africaine ou pygmée apparaît comme une institution nouvelle, systématique, progressive, graduelle et globale orientée par le système colonial. L'éducation moderne des Pygmées qui est une ambition globale, selon le point de vue de l'Etat, va s'efforcer de prendre en compte l'éducation scolaire et l'alphabétisation.

Par alphabétisation, il faut englober les techniques et les méthodes pédagogiques et didactiques servant à initier l'apprenant à la lecture et à l'écriture d'une langue. Autrement dit, les préoccupations majeures de l'alphabétisation consistent, à amener tout individu à lire et à écrire une langue.

Les Pygmées sont presque tous au départ analphabètes en dehors de quelque uns qui peuvent lire, écrire et compter, quand démarre l'alphabétisation. L'alphabétisation est un indicateur important du sous-développement. Jean FOURASTIE le dit ; « Un pays sous-enseigné est un pays sous-développé ». Les pays ayant étudié tous les aspects de la politique de modification pédagogique facilitent l'éducation des groupes laissés pour compte ou des minorités. Cependant, qu'il s'agisse de l'Ecole ou de l'alphabétisation, ces expériences ont-elles pris en compte la relation au milieu forestier et se sont-elles prémunies du double écueil de l'extraversion et de la déculturation du système global et moderne d'éducation des Pygmées sous la colonisation ?

Concrètement, nous distinguons dans cette étude, d'une part, l'action scolaire et sociale des confessions religieuses et, d'autre part, l'action laïque, celle de l'école officielle (de l'Administration).

C'est quasiment une tradition républicaine, qu'excluant toute ségrégation sociale, ethnolinguistique, politique, économique et religieuse de son système éducatif, l'Etat congolais affirme dans sa loi le principe sacré de l'égalité des chances pour tous. Autre fait caractéristique, le système éducatif congolais s'est fixé bon nombre d'objectifs dans la Loi scolaire n° 008/90 du 6 septembre 1990 ou dans celle n° 008/90 du 6 septembre 1990. En voici quelques uns :

- Préparer l'enfant à s'adapter dans les meilleures conditions à l'enseignement primaire ;
- Lui assurer le développement intellectuel, moral et physique ;
- Lui donner l'occasion d'exercer ses capacités et ses aptitudes,
- Lui assurer l'acquisition de la lecture, de l'écriture, du calcul, des notions scientifiques élémentaires, d'éducation physique et morale...

Comment ces objectifs ont-ils été atteints chez les Pygmées du Congo et dans quelles proportions ?

L'adhésion au christianisme fut remarquable en milieu Pygmée. L'Eglise Evangélique a pénétré le monde pygmée et s'est préoccupée de la scolarisation de ces derniers.

L'école protestante fut fréquentée par les petits bantou et les petits pygmées. Au départ, elle fut l'école du groupe dit Bongili (bantou) converti en grand nombre à la religion protestante. Il n'y eut jamais d'école spéciale pour des enfants pygmées dès le départ comme il en sera question au petit village pygmée dénommé Paris, il y a quelques décennies ; au village bantou d'Akoulbout l'école est mixte.

En matière de scolarisation des enfants Pygmées de la Sangha l'expérience la plus riche a été vécue par le Père DHELLEMMES de la mission Catholique de Souanke en 1963. tant que leurs parents qui s'employaient à de petits travaux à la Mission ne s'étaient pas soustraits au contrôle de l'Eglise et continuaient à y vivre, la fréquentation de l'école par des enfants Pygmées était régulière et satisfaisante. Les désertions du fait des migrations spontanées des familles pygmées affectaient considérablement la scolarisation des enfants pygmées. Le Père DHELLEMMES en a témoigné, rapportant dans son ouvrage, les conséquences de la migration des 300 Pygmées de la Mission de Souanke en date du 30 novembre 1963 e direction de Ouessou, chef lieu de la région de la Sangha. En effet, l'école fréquentée par cent vingt cinq (125) enfants pygmées voyait plus de la moitié de sa population pygmée se vider. Ceci était naturellement surprenant. Ce départ était préjudiciable pour certains de ces enfants qui fréquentaient l'école depuis près de quatre ans.²

Sur ce point précis, le Père DHELLEMMES révèle que la majorité des enfants pygmées qui s'obstinaient à désertir l'école étaient, curieusement, les meilleurs élèves de la mission catholique de Souanke. Le Directeur de l'école, très consterné, déclarait au Père DHELLEMMES : "Tous les enfants pygmées pour lesquels nous pouvions légitimement espérer le Certificat d'Etudes Primaires avaient disparu. Ne restaient que deux garçons et une fille le (Jeanne). Se retrouvant la seule fille en classe, Jeanne se cachait et refusait de revenir en classe. Elle disait avoir honte."³

Ce faisant, le Père DHELLEMMES fait remarquer que tant que des enfants pygmées étaient assez nombreux dans les grandes classes, tout se passait à peu près bien. Mais, dès le départ des aînés, les brimades entre enfants commençaient. Il faut préciser qu'il s'agit ici des brimades faites par les enfants bantou en direction des enfants pygmées. Aussi, les premiers s'adressant aux seconds disaient :

*"Tu es un Pygmée ! Les Pygmées mangent des escargots crus ! Le Pygmée est encore une bête ! Les Pygmées sentent mauvais ! Les Pygmées sont sales ! "*⁴

Devant ce tableau de critique acerbe et de brimades, les réactions des enfants pygmées ne se faisaient pas attendre : ils ne venaient plus à l'école ; ils la désertaient, ce qui ne leur arrivait jamais auparavant. Ils préféreraient, pour ce faire, courir en forêt et renouer avec la prédation. Le siège de l'Eglise protestante dans la Lékoumou se situe Indo. A défaut d'écoles spéciales pour enfants pygmées, on peut souligner les efforts de l'Eglise Evangélique (E.E.C) en matière de santé. Les Pygmées avaient avant les guerres civiles de 1993 à 1998 un dispensaire à eux que les missionnaires avaient bâti à côté du dispensaire bantou. L'annexe des Pygmées comprenait : une salle de soins, une salle d'hospitalisation et une salle de maternité. L'intégration scolaire des enfants Pygmées de la Lékoumou s'opère dans le système formel, celui des Ecoles publiques.

² Ignace DHELLEMMES, Janvier 1986, Le Père des Pygmées, Paris Ed. Flammarion, 45-46.

³ Ibid, op. cit. p. 47.

⁴ Ibid, op. cit. p. 47.

Dans son mémoire de sciences de l'Education, Joseph MFOUNDOU, 1986-1988, *L'intégration scolaire des enfants Pygmées dans le District de Sibiti (Congo)*, dresse un excellent tableau de la répartition des élèves pygmées dans les 15 écoles du District de Sibiti dans la région de la Lékoumou et par sexe.

Tableau 1

N°	Ecoles	Effectifs	Garçons	Filles
1	Moussanda	4	3	1
2	Indo	9	6	3
3	Makoubi	0	0	0
4	Lekoli	2	2	0
5	Mulimba	0	0	0
6	Mulimba	0	0	0
7	Mambouana	2	1	1
8	Ossiba	0	0	0
9	Boudouhou	0	0	0
10	Missama	1	1	0
11	Mapati	2	1	1
12	Ouandzi	1	1	0
13	Panda	2	1	1
14	Mikakaya	0	0	0
15	Mayeye	2	2	0
	Total	25	18	7

L'observation principale qui en découle c'est la faible intégration des enfants pygmées dans le " système scolaire. Nous constatons tout de même une certaine concentration des élèves pygmées dans deux écoles situées près du siège du District de Sibiti. Car les 4 élèves de Moussanda fréquentent une école située à la lisière de la forêt de Sibiti au sud-ouest. Précisons en outre que Moussanda est un nouveau quartier du District de Sibiti ; tandis que les 9 autres élèves pygmées vont l'école d'Indo construite dans un faubourg situé à 5 km de Sibiti sur la voie bitumée, menant vers Loudima.

D'autres observations peuvent faites sur cette répartition de la population scolaire pygmée. Les deux écoles avec des effectifs importants par rapport aux autres écoles nous font penser à une démarche d'intégration facilitée par l'urbanisation de Sibiti. Visiblement, nous pouvons objecter qu'en milieu urbain, les enfants pygmées accordent plus d'importance à l'école que leurs voisins fréquentant des écoles plus éloignées du chef lieu du district de Sibiti.

A l'opposé, on remarquera aussi que les écoles de brousse sont peu fréquentées par les élèves pygmées. L'autre type d'inégalité concerne la répartition sexuelle de la population scolaire pygmée. La lecture du tableau nous révèle que sur 25 élèves pygmées fréquentant les 15 écoles visitées, il y a 18 garçons et 7 filles seulement. Tout se passe comme si un enfant par famille pygmée avait consenti à fréquenter l'école. D'autre part, des 9 écoles comptant des élèves pygmées, 5 sont fréquentées par les deux sexes et les 4 autres ne comptent que les élèves pygmées garçons. Cependant, il y a des écoles où la répartition des effectifs se fait de façon équitable : c'est le cas des écoles de Mambouana, de Mapati et de Panda où, sur 2 élèves présents dans chacune d'elle, on trouve un garçon et une fille.

Enfin, apparaît une troisième catégorie d'écoles qui sont caractérisées par une absence totale d'élèves pygmées. Il s'agit des écoles de Makoubi, de Mulimba, de Bihoua, d'Ossiba, de Boudouhou et de Mikakaya. Bien de raisons expliquent socialement et historiquement cette faiblesse d'intégration scolaire de la part des Pygmées : reflet des rapports violents Pygmées - Bantu, rapports d'exclusion ou pérennisation du mode de vie mobile des Pygmées en forêt. La tendance est permanente. Elle s'éclaire davantage dans la comparaison par rapport à la population scolaire générale de Sibiti tant au niveau de l'enseignement primaire que de celui de l'enseignement secondaire.

A titre illustratif, nous produisons les résultats de l'exploitation de deux rapports de fin d'année 1998-1999 et de rentrée 1999-2000 de la Direction Régionale de l'enseignement de la Lékoumou où la statistique des effectifs des élèves bantu et pygmées a été bien tenue.

Moins déployée en direction des Pygmées que l'action éducative proprement dite, les expériences déployées par l'Etat congolais depuis quelques décennies ont plus concerné les milieux bantu que les pygmées et ont eu un caractère fonctionnel. L'expérience menée dans la région de la Likouala (nord Congo) chez les Ba-aka par le groupe de l'UNESCO - Congo, s'est basée sur la traditheurapie et la pharmacopée. Des films ont été réalisés en Anglais et en français en 1999 et 2001. L'exécution des programmes est liée aux contraintes de l'environnement pygmée. En Centrafrique par contre où le choix pour l'alphabétisation est l'unique recours à la formation et à l'encadrement des Pygmées, l'historique du processus d'alphabétisation et la définition des stratégies donnent lieu à des expériences plus instructives qu'au Congo. C'est à l'alphabétisation que se sont engagés le Gouvernement et surtout les organisations philanthropiques (religieuses et humanitaires) en faveur des Pygmées contrairement au Congo où cette activité relève exclusivement du Ministère de l'Enseignement pré-scolaire, scolaire et secondaire chargé de l'alphabétisation. L'alphabétisation n'a été en fait plus développée au Congo que parmi les Bantu. En Centrafrique on peut au travers des expériences qui y ont été menées, voir comment à partir des dif~cultés rencontrées par les acteurs, des stratégies ont été proposées pour que l'alphabétisation fut vraiment appropriée par les Pygmées Aka. Au Cameroun voisin les efforts de scolarisation et d'alphabétisation sont aussi à considérer. Les faits dont nous rendons compte sont les leçons du colloque International sur l'alphabétisation des Pygmées.⁵

Au cours de l'année scolaire 1997-1998, la direction régionale de l'enseignement de la Lékoumou au Congo avait entrepris par l'intermédiaire du service de coordination de l'alphabétisation et de l'éducation "pour tous" (SCAEPT), un travail de contrôle et de suivi sur :

L'alphabétisation des masses;

- l'alphabétisation en milieux pygmées ;
- l'alphabétisation en milieux religieux ;

⁵ Colloque de l'UNESCO-BREDA, Douala, juillet 2003.

Tableau 2 : Répartition des centres d'animation de la région de la Lékoumou⁶

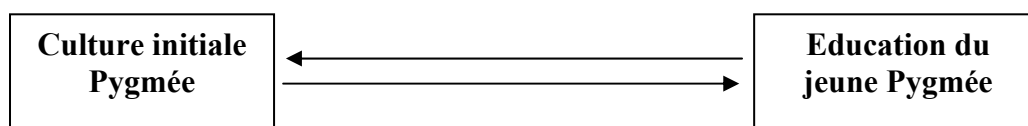
Secteurs	Animateurs			Auditeurs		
	Pygmée	Bantu	Total	Homme	Femme	Total
Sibiti	0	1	1	14	6	20
Zanaga	1	2	3	10	4	14
Total 1	1	3	4	24	10	34

Parmi les formateurs, il y a un pygmée. Tous les auditeurs sont des pygmées. Les Bantu n'ont pas été prompts à répondre à cette invitation. Cette expérience est à renouveler pour que les couches analphabètes reçoivent une instruction qui doit permettre leur insertion dans le marché du travail. Il serait utile de former plusieurs animateurs pygmées pour permettre à ceux-ci de recevoir une instruction venant de l'un d'eux. Les indications pédagogiques n'ont pas connu d'amélioration du fait de la crise scolaire causée par la guerre. Celle-ci n'a pas permis l'aboutissement de ce projet.

Le schéma traditionnel de l'éducation des Pygmées est escamoté. L'éducation est une culture qui crée l'éducation. Cette culture est la base initiale de leur éducation. Dans ce contexte, la culture n'est pas la connaissance d'un pays ou d'une race. Nous considérons la culture dans le sillage de E.TYLOR qui définit la culture comme étant :

*"Un tout complexe qui comprend les connaissances et les habitudes acquises par l'homme en tant que membre de la société"*⁷.

Le schéma culturel de la formation de l'éducation traditionnelle des pygmées est le suivant:



Résultat : meilleure adaptation à la vie forestière, pérennisation de la culture pygmée est de la polyvalence technique de l'individu. Aucun pygmée ne voudra être traité de bête ou d'inintelligent ; c'est pour lui une grosse insulte.

La culture favorise l'éducation des jeunes pour la vie et leur insertion dans l'environnement. Ils doivent être capables de trouver la solution à tout problème qui se présente à eux dans leur milieu naturel. L'éducation traditionnelle ramène intégralement les Pygmées à la culture initiale.

Dans leur système d'éducation traditionnelle, les pygmées apprennent par le contact, la pratique et l'observation. Ils ne peuvent pas aller au-delà de ce qu'ils ont appris et de l'univers des connaissances liées à la vie forestière. La dynamique de l'éducation traditionnelle des Pygmées étonne plus d'un observateur. En effet, les Pygmées ne punissent presque jamais

⁶ Source : rapport scolaire de fin d'année 1997-1998 (D.R.E.P.S.L)

⁷ E. TYLOR, 1950 : Pasic principe de curriculum et instruction. Chicago University Press, p. 17.

leurs enfants. Les petits pygmées s'élèvent et obéissent de façon naturelle et spontanée. Certes, il arrive que le père donne une claque à son enfant dans un moment de colère, mais cela ne se répète pas souvent. Les enfants pygmées se battent rarement. Ils ne se chamaillent que très peu au moment des jeux. Lorsque l'un d'eux reçoit un coup ou si l'un de ses compagnons lui prend des mains un objet, l'enfant s'éloigne en pleurant. Touché, l'autre revient et lui remet l'objet du litige.

Dans les campements rapprochés des villages bantu de la Lékoumou, une observation peut être faite sur les rapports entre les jeunes Bantu et les jeunes Pygmées en matière de jeux et de loisirs. Ils jouent très peu ensemble. Les jeunes Pygmées redoutent les moqueries et les disputes. Le seul jeu en commun est le football qui oppose souvent l'équipe des jeunes Pygmées à celle des jeunes Bantu. Ces deux équipes peuvent se rencontrer plusieurs fois, s'il n'y a pas dispute. Dès qu'il y a une moindre querelle, les Pygmées se dispersent. On remarque aussi qu'il y a souvent formation dans les villages de la Lékoumou des équipes mixtes de football de jeunes Pygmées et Bantu. C'est une forme d'intégration fonctionnelle au niveau du sport alors qu'à Mbomo, cette unité est impossible.

Sur la base de toutes ces observations, apparaît un réel décalage entre le système ancien de formation des Pygmées et le système de type moderne. Ce dernier brille par l'effacement du concept de l'école du milieu car, depuis l'antiquité greco-romaine jusqu'à nos jours, les grands pédagogues ont toujours prôné le principe de l'école du milieu. En effet, l'école doit amener progressivement l'apprenant à observer et à découvrir le milieu dans lequel il vit et évolue. L'apprenant doit s'intéresser à tout ce qui s'y passe par lui-même et pouvoir identifier les problèmes. Alors, une fois les problèmes et les défis repérés, l'apprenant peut par lui-même se mettre à la recherche des solutions convenables.

En fait, l'école est une préparation, une initiative à la vie. L'école doit être considérée, selon la terminologie de l'interactionnisme symbolique de Erwin GOFFMAN, comme une « occasion sociale »⁸ c'est-à-dire un lieu de rencontre ou de convergence des différents acteurs sociaux que sont : les parents, les enseignants et les apprenants. Force est de constater que dans la mise en route du projet de l'éducation moderne des Pygmées, la prise en compte de la réciprocité d'action entre les Pygmées et leur milieu de vie ne favorise pas leur intégration et leur émancipation du fait de la survivance des handicaps que nous venons de cerner. En dépit de ces échecs provisoires dans la scolarisation et l'alphabétisation d'autres domaines telle l'évangélisation augurent quelques succès encourageants.

L'évangélisation des Pygmées au Congo-Brazzaville a démarré depuis les premières décennies de l'Indépendance. L'organisation de cette éducation des Pygmées comporte outre l'évangélisation proprement dite, l'exécution de petits travaux salariés au sein de la mission. En 1963, le Père DHELLEMMES révèle qu'à la mission de Souanke dans la Sangha, des Pygmées s'employaient à de petits travaux. Ils y trouvaient leur compte, car on leur offrait un salaire auquel ils n'étaient pas habitués. Nous distinguerons deux étapes et deux attitudes dans cette évangélisation contemporaine : une évangélisation indifférenciée des Bantu et des Pygmées avec les problèmes liés à la difficile cohabitation des deux communautés puis, une évangélisation séparée.

⁸ Erwin GOFFMAN,

En effet, depuis les travaux réalisés sur les Pygmées par les étrangers et les nationaux (presse écrite locale), il ressort que le Pygmée n'est pas estimé du Bantu. Que ce soit au village, au marché, à l'église, à l'hôpital ou à l'école, le Bantu n'aime pas rester à côté du Pygmée, ni s'asseoir avec lui sur un même banc. Pour illustrer nos propos, relevons cet exemple frappant que nous donne le père DHELLEMMES à l'église.

En effet, dans un campement pygmée où il célébrait une messe quotidienne, il avait demandé aux Pygmées d'aller prier le dimanche au village avec les autres chrétiens bantous. Cependant, ces derniers lui avaient répondu en disant que cela leur était impossible à cause des moqueries des Bantu.

A titre d'exemple toujours à la mission de Souanke, une femme pygmée était entrée dans le temple et était allée s'asseoir à côté d'autres chrétiens. Aussitôt les femmes bantu s'étaient levées du banc et étaient parties.

« Ainsi, dit le Père DHELLEMMES, les villageois n'aiment pas s'asseoir à côté d'un Pygmée. Et les Pygmées, pour leur part, se sentent injuriées par ce refus. Cela ne facilite pas l'évangélisation. »⁹

Par ailleurs dans son ouvrage (1986), le père DHELLEMMES, signale qu'il lui est déjà arrivé de constater que :

« si un Pygmée occupe la première place dans le temple, les Bantous qui arrivent après lui le chassent et occupent d'autorité les meilleures places. Ils délogent les Pygmées Baka¹⁰ déjà installés à l'intérieur de la hutte tenant lieu de temple, pour occuper un siège. Alors les Pygmées sont obligés de s'asseoir par terre ou d'assister à la messe de l'extérieur. »¹¹

D'une manière générale, les Pygmées ne se sentent pas acceptés des Bantu qui les méprisent et les rejettent. Et pourtant, ils aimeraient prier comme les chrétiens bantu et se demandent pourquoi on ne leur parle pas plus souvent de ce Dieu.

En fait, pour les Pygmées, toutes les structures, qu'elles soient administratives, sociales ou religieuses, sont conçues pour les Bantu et les ignorent y compris leur âme.

Assise sur la massification des Pygmées et des Bantu et, au mépris des normes sociologiques et politiques qui distancent les deux communautés, l'évangélisation des premières décennies ayant suivi l'Indépendance cède peu à peu la place à la préparation des esprits à une intégration réussie si l'on en juge par les résultats actuels car les efforts se couronnent peu à peu ; on y compte des charismatiques parmi les Pygmées possédant différents dons spirituels : vision, prophétie, guérison et, des diacres. On enregistre un élève pygmée à la faculté théologique de Mansimou (Brazzaville). Il y a de nos jours, plus des Pygmées appartenant à l'Eglise Evangélique du Congo que dans d'autres confessions; la conquête des Pygmées par cette Eglise est remarquable à Impfondo, dans la Likouala où l'on signale la présence des prêtres américains manipulant à merveille l'Ibaka et l'Aka, langues pygmées.

A Sibiti, dans le Chaillu, le catholicisme a été introduit par les missionnaires à partir des années 1930, il pénètre chez les Baboongo depuis les années 1980. Les prêtres convertissent les Boongo, surtout les malades hospitalisés qui se rendent dans leur circonscription

⁹ Ignace DHELLEMMES, janvier 1986, Le Père des Pygmées, Paris Ed. Flammarion, p.133.

¹⁰ Ethnie Pygmée du Département de la Sangha Nord-Congo

¹¹ Ignace DHELLEMMES, janvier 1986, op.cit. p. 134.

ecclésiastique avec des ordonnances. La doctrine de la Sainte Foi leur est enseignée. Les prêtres combattent la religion traditionnelle des Boongo, leur animisme.

Né aux états unis en 1906, le Pentecôtisme a fait aussi son entrée dans la forêt des Pygmées. Ce mouvement religieux chrétien met l'accent sur la nécessaire réactualisation des charismes de l'Eglise Primitive, dans de l'Esprit Saint (dons des Langues, des miracles ...). Les frères de Ce mouvement se rendent même dans les campements pour enseigner aux Boongo les Ecritures Saintes, la vie pieuse de Jésus Christ.

La civilisation bantu et la religion chrétienne bouleversent épisodiquement la vie spirituelle des Pygmées d'autant plus que les Pygmée ne se convertissent que pour un temps aux nouvelles religions et renouent rapidement avec leur animisme.

L'autre domaine d'intégration qui mérite d'être examiné est celui de l'économie moderne. Comment s'opère donc cette insertion des Pygmées dans l'économie moderne ?

5. L'insertion des Pygmées dans l'économie moderne

Sous la colonisation, deux préoccupations ont prédominé : l'affranchissement des Pygmées du joug des Grands Noirs et leur insertion dans les circuits d'échange et de l'économie coloniale. Cependant, on a vu comment dans la Likouala, les Pygmées ont continué à demeurer les fournisseurs des Grands Noirs en biens de traite que de vendre eux-mêmes leurs productions pour leur propre compte. Pour mieux suivre les évolutions modernes, il nous faut observer trois champs :

- Les zones d'implantation d'industries forestières en pays pygmées et examen de tout ce qui s'y greffe comme organisation économique et commerciale dans laquelle s'insèrent les Pygmées : cas de la Sangha, la Likouala ou du Niari forestier.
- Les zones d'aménagement des aires protégées en pays pygmées et leurs conséquences sur la vie sociale et économique des Pygmées : cas des Kola de Mbomo dans la Cuvette Ouest ;
- Les zones de peuplement pygmée traversées par des voies de communication d'importante et ouvertes aux flux d'échanges : cas des Tswa de la route nationale n° 2 sur les Plateaux teke, ou du chaillu chez les Baboongo.

5.1. L'insertion des pygmées dans les chantiers forestiers Nord-Congo : cas de la Sangha et de la Likouala

La participation des Pygmées dans l'économie forestière du Nord-Congo remonte, d'après Lucien DEMESSE, à la fin du XIXe siècle. Lucien DEMESSE souligne que les Pygmées intervenaient dans le commerce du palmier à huile, du copal, de l'ivoire, des peaux d'antilopes et un peu plus tard du bois.¹²

L'étude de Joseph OUABARI, maître assistant de Géographie à l'université Marien NGOUABI (Brazzaville-Congo) de juin 1990, démontre les mécanismes de l'insertion des Pygmées du Nord-congo dans l'économie forestière moderne.¹³

L'étude de Joseph (OUABARI est unique en son genre après celle de Pierre VENNETIER sur les hommes et leurs activités dans le Nord-Congo. Le Nord-Congo a vu s'y implanter de la fin

¹² Lucien DEMESSE,

¹³ Joseph OUABARI, 1990, « Pygmées et chantiers forestiers de la Sangha » contribution à la table-ronde du 18-19 avril 1990 sur les pygmées. Brazzaville. Ou lire Etumba, Brazzaville n° 1006 du 19 juin 1990, économie, p.8.

du XIXe siècle à nos jours de nombreuses sociétés forestières d'exploitation industrielle : La société BOIS SANGHA, la Société Forestière de la Sangha, l'Entreprise de Rosie dans la zone d'Ikelemba, la Société Industrielle Bois Congo au Sud d'Impfondo, enfin, l'entreprise ROCO à Yendé, près de Betou. Une grande partie de la production de ces sociétés n'a jamais été traitée sur place, mais évacuée vers Brazzaville, les ports camerounais et, l'Europe, sous forme de grumes. Ces sociétés du XIXe-XXe siècles eurent à employer chacune quelques centaines de travailleurs pygmées. Cette tradition s'est poursuivie avec d'autres sociétés qui ont à la suite des premières, envahi l'espace forestier du Nord-Congo telles : la Société Forestière Algéro-Congolaise (S.F.A.C), la Congolaise Industrielle de Bois (C.I.B), la Société Congolaise des bois de Ouessou (S.C.B.O) et la Société Arabe Libyenne de Bois (SO.CA.LIB).

Aussi, pouvons-nous, sur la base des données des enquêtes et des lectures spécifiques, établir les faits d'insertion économique des Pygmées et, caractériser les problèmes posés par leur engagement.

D'après Joseph OUABARI, la plupart des Pygmées désireux d'intégrer ces sociétés étaient à l'origine :

« Soit d'anciens planteurs de cacao qui ont dû abandonner leurs plantations pour cause de mévente, soit d'ordinaires Pygmées qui menaient jusque-là une vie paisible de nomade, à travers la forêt »¹⁴.

Il n'y a par contre aucune ségrégation sociale ou ethnique dans la procédure de recrutement des personnels. Les Pygmées sont même favorisés car, exceptionnellement, l'Office National de l'Emploi (ONEMO) autorise l'emploi direct de ces populations pygmées, quitte à signaler par la suite cet emploi à sa Direction régionale de Ouessou pour la constitution de dossiers administratifs et un meilleur suivi des agents. Lors de leur embauche, les Pygmées ne cachent pas leurs origines en dépit de l'exclusion dont ils sont victimes de la part des Bantu. Bien que ces derniers soient muets sur leur véritable nationalité du fait que leur véritable patrie soit en fait la grande forêt équatoriale, les sociétés ont engagé indifféremment dans le Nord Congo des Pygmées du Cameroun, du Congo et de la Centrafrique.

D'après toujours OUABARI, (1990) : « La procédure d'embauche du pygmée est sensiblement la même pour l'ensemble des exploitations. Il est généralement retenu deux types de contrats : un contrat d'embauche temporaire, de trois à six mois, renouvelable si l'élément est reconnu sérieux et l'embauche définitive, le licenciement n'intervenant qu'en cas de faute grave. Le recrutement a lieu au jour le jour, selon les besoins de l'entreprise, au chantier même, donc à la base vie de l'exploitation ou en forêt dans le périmètre de l'Unité Forestière d'Aménagement »¹⁵.

Tous contrats d'embauche confondus, CIB, SOCALIB, SFAC et SCBO utilisaient au 31 janvier 1990 les services de 331 pygmées sur un total de 2.087 salariés, congolais et étrangers, soit 31% ; 11% en régime temporaire et 20% déclarés permanents

¹⁴ Joseph OUABARI, 1990, op.cit. p.8

¹⁵ J. OUABARI, 1990, op.cit p.8

Sociétés forestières	Pygmées permanents	Pygmées temporaires	Total	Pourcentage
SOCALIB	16	81	97/209	47
SCBO	18	31	49/218	23
CIB	52	56	108/429	26
SFAC	29	48	77/231	34
Totaux	115	216	331/10 087	31

Effectifs des Pygmées employés dans les sociétés forestières (SOCALIB, SCBO, CIB, SFAC) en janvier 1990.

Selon les entreprises, 47% à SOCALIB, 23% à la SCBO, 26% à CIB et 34% à la SFAC. La proportion des Pygmées travaillant sous régime de temporaires l'emporte largement sur celle des Bantu sous le même type de contrat. Ainsi 85% à la SOCALIB, 65% à la SCBO, 73% à CIB et 65% à la SFAC. Les Pygmées permanents ne représentent que 14% à SOCALIB, 14% à la SCBO, 22% à CIB et 14% à la SFAC.

Les premières entreprises semblent avoir eu tendance à offrir aux Pygmées plus de travail permanent que temporaire. Par contre, les entreprises qui suivirent ont eu à inverser cette tendance atteignant 85% la SOCALIB, 64% à la SCBO, 73% à CIB et 65% à la SFAC. Sur les raisons de cette inclinaison, il y a l'habitude qu'ont les Pygmées de renoncer avec les activités traditionnelles de vie en forêt : chasse, cueillette, initiations, récolte de miel, habitudes aux quelles on doit ajouter les railleries et brimades des Bantu qui les poussent à la désertion des chantiers. Ce sont ces mêmes motifs qui expliqueraient les absences périodiques et en masse des enfants pygmées des écoles qu'ils fréquentent encore que, sur les chantiers de la SOCALIB et de la SFAC, les travailleurs pygmées et leurs familles font de fréquentes traversées de la Ngoko en chaque fin de semaine démontrant ainsi leurs origines camerounaises et allant jusqu'à préférer pour leurs enfants, l'école camerounaise que l'école congolaise des chantiers qui les emploient.

Malgré quelques problèmes d'adaptation aux structures modernes mises à leur disposition par les sociétés forestières dus encore aux séquelles de leur culture, les Pygmées sont aussi disposés, contrairement à ce que l'on croit, à jouir des progrès de la technologie. Ils ne sont plus seulement prospecteurs, mais utilisent aussi les tronçonneuses, conduisent des petits engins et se servent avec enthousiasme d'appareils électroménagers (radio, vidéo, téléviseurs, réchauds, montres etc.) également, ils manifestent des réticences vis-à-vis de certaines structures modernes dont l'accès contrarie fortement les Bantu jaloux de leur supériorité multiséculaire.

Les entreprises forestières jouent un rôle décisif dans l'évolution sociale des Pygmées et dans leur acculturation. Les Pygmées jouissent des mêmes droits salariaux que les Bantu. Sur ces chantiers, se déroule une vie économique et commerciale d'un certain niveau : les Pygmées peuvent vendre les produits de leurs chasses et cueillettes sans intermédiaires et leurs femmes, se livrer au petit commerce. Ceux des Pygmées qui ne sont pas engagés par les sociétés forestières, sont pour les Bantu et autres pourvoyeurs d'emplois salariés, une main d'oeuvre bon marché et non plus gratuite.

5.2. Les Pygmées des aires protégées : cas des Kola de Mbomo dans la Cuvette-ouest

Le District de Mbomo est l'une des circonscriptions où la sédentarisation des Pygmées au Congo est des plus prononcées même si leurs quartiers restent toujours en recul par rapport aux quartiers bantou. Au centre ville de Mbomo, ils occupent le site en direction de la forêt de chasse et des plantations des Bantu. Après la fermeture de l'huilerie de Lebango (5 Km de Mbomo), la vie économique moderne du District de Mbomo dépend étroitement de la mise en oeuvre du projet de conservation des Ecosystèmes forestiers de l'Afrique Centrale (ECOFAC) dont le siège régionale est basé à Libreville (Gabon). Ce projet est l'employeur principal de la main d'oeuvre locale dans les domaines de l'aménagement, de la conservation des espèces florales et fauniques et dans celui du tourisme.

Nos recherches sur le terrain ont fait découvrir la grande discrimination des Pygmées par les promoteurs dudit projet et par les Bantu qui continuent, en dépit de leur sédentarisation, à considérer les Pygmées comme une sous-humanité proche des singes et par conséquent jugée indésirable à tout emploi salarié exercé par les Bantu.

Nous avons alors pu mesurer l'écart qui sépare la sédentarisation des Pygmées, les besoins nés de cette sédentarisation et l'incapacité pour ces derniers à pouvoir satisfaire ces besoins nouveaux. Tout se passe comme si les Pygmées n'avaient pas besoin d'argent pour vivre. L'exclusion des Pygmées du projet ECOFAC est ainsi démontrée dans le tableau ci-après :

Tableau 11 : Les effectifs du personnel du projet ECOFAC à Mbomo¹⁶

Services	Direction	Aménagement	Conservation	Tourisme	Total
<i>Hommes</i>	5	22	48	9	84
<i>Femmes</i>	2	0	0	0	2
<i>Bantu</i>	5	22	48	9	84
<i>Pygmées</i>	0	0	0	0	0
<i>Européens</i>	2	0	0	0	2
<i>Autres afrc.</i>	1	0	0	0	1
Total	7	22	48	9	86

Dans ce projet, il y a un service appelé Eco-gardiennage qui normalement serait de droit l'apanage des Kola, eux qui sont des grands connaisseurs de la forêt. Le personnel de cette section est chargé de sillonner la forêt pendant une durée de 10 jours à la recherche des braconniers dans le Parc National d'Odzala. Ce service est assuré d'une manière rotatoire par des équipes composées des Mboko, des Kuta et de Mongotn et non des Kola. Les Kola sont en proie à des difficultés économiques. Même devenus sédentaires, ils n'ont pas coupé les liens ombilicaux avec la forêt ; peu parmi eux disposent d'une plantation préférant se dépenser pour des travaux champêtres appartenant aux Bantu pour une insignifiante rémunération qui ne correspond dans la plupart des cas qu'à une simple récompense équivalant parfois à l'unique repas de la mi journée ou à un petit paquet de tabac indigène (ongolo) ou même à quelques bâtons de chanvre ou de cigarettes.

Les Kola mènent une vie parfois contradictoire, selon les témoignages reçus, ils s'allient plus aux Bantu qui leur font faire des travaux durs qu'à ceux qui les choient. A propos, un Bantu

¹⁶ Direction ECOFAC, Mbomo, archives juin 1999.

nous a dit « le Kola est bien avec vous lorsque vous le faites travailler durement, à la limite, lorsque vous le maltraiter ».

A la question de savoir pourquoi devenus villageois les Kola continuaient-ils à travailler pour un simple repas et du tabac, si cette attitude était le reflet de la méconnaissance de la valeur de l'argent par eux ? Des observations patiemment menées montrent que nombreux d'entre eux ne tardent pas à vendre le matériel aratoire qu'ils reçoivent uniquement dans le but d'avoir un peu d'argent afin de s'acheter du manioc quotidien et du tabac. Donc, ils savent bien la valeur de l'argent et son rôle dans la vie moderne. La raison de leur exploitation par les Bantu obéit donc à d'autres facteurs de nature psychologique, politique et historique.

Si les Kola chassent seuls sans participation des Bantu, ils travaillent cependant dans les plantations des Bantu en compagnie de ces derniers et, avec leurs familles, dans leurs propres plantations. En devenant paysans, les Kola amorcent la seconde étape d'une intégration difficile après la sédentarisation car ils restent asservis par les Bantu, marginalisés, et rejetés par ces derniers dans les domaines du travail salarié, de l'éducation et du sport modernes. Cet asservissement généralisé a un visage particulier car dans la circonscription administrative de Mbomo, depuis la mort du chef AMBEYA grand propriétaire de Pygmées, il n'y a plus de propriétaires de Pygmées dit.

5.3. L'insertion des Tswa et des Baboongo du Chaillu dans l'économie contemporaine

Les Tswa du Plateau Kukuya nous intéressent dans ce chapitre d'autant plus que ceux des Boma et Ngangwel (Ngungwel) sont installés le long de la route Nationale n°2 dite route du Nord et se livrent à l'agriculture et à la commercialisation de leurs productions comme le font leurs voisins Bantu. A la différence de ces Pygmées des Boma et Ngungwel, ceux des Kukuya restent « primitifs », sauvages. Car, comparé au Kukuya, il caractérise par une extrême arriération.

La revue de la littérature consultée et les données des enquêtes de terrain nous révèlent que le pygmée du plateau Kukuya mène une économie de prédation ; il n'est pas sédentaire. Il vit de la cueillette et de ses pratiques fétichistes. Leurs femmes ne cultivent pas la terre. Les Kukuya restent les seuls pourvoyeurs de manioc, de l'igname et des habits ; ce qui explique leur dépendance sur le plan alimentaire du Kukuya. Aucun arbre fruitier et de cultures vivrières ne sont plantées dans leur campement. Ce manque de propriété est le mobile de leur perpétuel déplacement car il n'a rien à perdre en quittant un village ; en effet, il se déplace, d'un lieu à l'autre selon les saisons pour chercher la nourriture.

La dépendance des Tswa des kukuya, s'expliquerait par la répression des bantus. Alphonse NGAFOURA, 2003-2004. La non scolarisation des enfants Pygmées de Lékana, Mémoire pour l'obtention du Certificat d'Aptitude à l'Inspectorat de l'Enseignement Primaire (C.A.I.E.P). E.N.S. Université Marien NGOUABI, 97 pages, p. 21. livre quelques explications à ce sujet : « Aussi, le peuple Kukuya, individualiste, n'accepte pas d'autres communautés autour de lui. Ceci explique l'humiliation et le rejet du pygmée par ce peuple. Ainsi, à côté du dénuement économique et matériel des pygmées, se pose le problème d'intégration dans la culture Kukuya; il est difficile de leur faire abandonner les pratiques fétichistes au profit de la médecine moderne par exemple. »

Laurent NGOUOLALI, 1989, Les relations entre les Teke du plateau Kukuya et les Pygmées Batswa du XVIII^e siècle à nos jours, Mémoire pour l'obtention du D.E.S d'Histoire. Université Marien NGOUABI, Brazzaville, 129 p ; affirme que ceux des Pygmées qui ne pratiquent pas

l'agriculture dépendant de leurs maîtres, qu'ils sont des nomades ; qu'ils sont aussi animés par le complexe d'infériorité. Les pygmées ayant refusé toute acculturation, ont tourné le dos à la modernité, à l'évolution. Or l'évolution d'une communauté est la symbiose à faire entre l'ancien et le nouveau une observation attentive des contacts et des échanges Twa - Teke met en évidence la dynamique de changement en milieu Pygmée ailleurs qu'en pays Kukuya.

- L'émancipation et la sédentarisation des Twa sont favorisées par la multiplication des contacts avec le monde extérieur, les changements de leurs structures socio-politiques et les relations économiques tissées entre les pygmées et les "Nzi" inférieure maître, chef des pygmées.

- A sa préoccupation sur l'utilité de la plantation dans l'émancipation des "Twa" de Ngulayo¹⁷, Georges OKOUYA conclut dans son travail de 2000¹⁸ que la plantation est l'élément unificateur et décisif de l'émancipation des « Twa » de Ngulayo. Celui de Loloo¹⁹ est resté primitif car attaché à la forêt.

L'argent est au centre de toutes les manifestations. Ainsi, le commerce, l'hôpital, l'école et la vie des buvettes les intéressent. Les pygmées des Baboma et des Ngungwel acceptent leur dessouchement de la forêt. Cela justifie la mutation pygmoïde, c'est-à-dire l'amélioration de la race par l'alimentation, le milieu, les habitudes, l'hygiène et la propreté et les mélanges en cachette entre les Teke et les Twa.

Dans le Sud-Ouest du Congo, les Pygmées Baboongo montrent des signes d'émancipation en s'installant dans leurs propres villages sis le long de grandes voies de communication. D'autres, faire de n'avoir créé leurs propres villages, les Pygmées se sont installés à côté des villages bantu. C'est le cas de la région de la Lékoumou où s'est produit le miracle de la sédentarisation. Dans la région de la Bouenza et plus particulièrement dans le District de Nsiaki, les pygmées ne vivent plus en forêt.

L'intégration des Pygmées de Nsiaki (Département de la Bouenza) dans l'espace bantu est plus avancée qu'ailleurs au Congo sont aussi dans une disposition semblable, des baboongo des Nzabi qui pratiquent comme des Bantu, l'agriculture, le commerce comme conséquences de leur sédentarisation. Il est même question d'une convivialité qui serait de toute évidence antérieure à la colonisation et à l'indépendance du Congo, lors que les Baboongo et les Nzabi ou les Baboongo et les Yaa ont jusqu'à se reconnaître respectivement une parenté fondée sur la communauté de sang et la dépendance unilinéaire d'un ancêtre commun quand bien même à certains niveaux la restitution historique de certaines généalogies soit difficile mais, toujours revendiquée par ces clans bantu et pygmées. A la faveur de leur insertion dans le monde villageois et sédentaire, ces Pygmées de Nsiaki et des Nzabi, se font établir des déclarations de naissance, fréquentent les bars, vont au Poste de Sécurité Publique porter plainte tel Bantou sur ses agissements ou tel Pygmée après une altercation ou une dispute.

Ils sont doués dans l'artisanat ; certains ont même construit "en dur" tant que le fétichisme procure à un certain nombre d'entre eux des revenus importants. Ils cultivent parfois leurs champs de dimensions réduites, consacrant plus de temps à vendre leur force de travail dans les champs des Bantu.

¹⁷ Ngulayo : quartier de Djambala situé à l'entrée de la ville en partant de Lékana. Parmi les habitants on retrouve plusieurs pygmées devenus sédentaires, 2001.

¹⁸ Georges OKOUYA, 2000, « Djambala, hommes et espaces des origines à nos jours »

¹⁹ Loloo : campement des pygmées situé à 15 km de Djambala

Dans le District de Sibiti, les Boongo (Baboongo) cultivent de petits étendus de 100 m² en moyenne à la lisière de la forêt. La lisière de la forêt est l'endroit où le sol hydromorphe est favorable à la culture ; il est argileux et comporte une couche d'humus de 40 cm à 1 m. Mais cette matière brun-noir d'aspect terreux, formée des débris végétaux plus ou moins décomposés, ne s'est pas développée après une longue jachère. La technique est inconnue. Il s'agit de l'humus brut, résultat de la décomposition des débris végétaux par des agents atmosphériques ou microbiens. Dans son ensemble, cette agriculture des pygmées Baboongo donne à observer que le calendrier des travaux champêtres n'est pas encore bien maîtrisé. C'est ainsi que les Boongo ne cultivent la terre que lorsque les Bantu commencent à travailler dans leurs champs. A la mi-septembre, les hommes coupent les gros arbres à l'aide des machettes et des haches et utilisent la houe pour dessoucher quelques troncs. Pour fertiliser le sol, ils pratiquent l'écobuage et la technique sur brûlis. En octobre, dès la tombée des premières pluies, ils creusent dans le sol une série de tronc de 5 à 10 cm dans les quels sont enfouis les boutures de manioc alors que les Bantu font des billons. Les femmes utilisent aussi la machette pour abattre des arbustes.

Après avoir pris part au nettoyage du sous-bois, elles se livrent aux semailles et au bouturage et, pendant plus d'un an utilisent la houe pour le sarclage, la récolte n'intervenait que deux ans après. Les Boongo cultivent de l'igname et du manioc qui réduisent leur dépendance vis-à-vis des Bantu de produits agricoles.

Les campements agricoles sont localisés au Nord-Ouest, sur l'axe Sibiti - Komono, au Nord-Est, sur l'axe Sibiti - Zanaga et à l'Est, sur l'axe Sibiti - Mouyondzi. Les plantations sont souvent délaissées pendant la période de grandes chasses collectives de saison sèche. Elles sont plus entretenues, des arbustes et les herbes y poussent, et elles se « meurent ». Dans la Likouala, les Aka, jouissent des vieilles cultures abandonnées par les Bantu ou Oubanguiens.

Dans cette région de la Lékoumou (Sibiti), les Pygmées, s'adonnent au petit élevage de capucins, des ovins, de la volaille et du chien. Les cheptels sont très réduits parce que les têtes sont reçues des amis bantu après un long servage. Exceptés les oeufs qu'ils consomment cuits, les produits de l'élevage sont destinés à la vente. Les Pygmées de Sibiti fréquentent le marché surtout le dimanche, vendant leurs produits aux extrémités du marché du centre de Sibiri. Cette occupation des extrémités du marché rappelle la construction de leurs propres quartiers d'habitation aux extrémités des villages Bantu.

Il y a ici une reproduction tacite des rapports de cohabitation et de voisinage avec les Bantu. A ces produits d'agriculture et d'élevage sont joints ceux de leurs chasses, collectes et pêches. Malgré tous ces signes encourageants d'émancipation, une autre réalité apparaît. En effet, la femme pygmée achète toujours du manioc auprès de sa soeur Bantu. Est-ce qu'elle ne sait pas en fabriquer ? En partie oui. Mais aussi c'est parce que quand elle prépare du manioc à vendre, aucun commerçant bantu ne le lui achète ; un gibier tué par un chasseur pygmée ne peut être dépecé que par un chasseur bantu. Ce sont là encore bien de restriction qui excluent les Pygmées de la vie sociale et économique nationale.

5.4. Les conséquences de l'économie monétaire sur la vie des Pygmées

Dans les domaines de l'Education (scolarisation) et de l'adaptation aux conditions de vie moderne, les soins de santé, les Pygmées ont du mal à faire aux dépenses y relatives. Jean Fidèle SIMBA, 1996-1997. Les Pygmées de Sibiti : Les Boongo et leur évolution

contemporaine, mémoire de maîtrise d'Histoire, F. L. S. H. Université Marien NGOUABI, 108p. ; p. 71. Certifie cet handicap en ces termes :

« Les Boongo n'ont pas de moyens financiers pour s'acheter des produits pharmaceutiques. Les ordonnances qui leur sont prescrites sont remises aux Pères de l'Eglise catholique lesquels vivent à près de 100 m de l'hôpital (de Sibiti). Ces prêtres leur viennent souvent en aide. Et les Boongo ont pris l'habitude de se présenter auprès d'eux, car ces derniers auraient une pharmacie »

Depuis leur sédentarisation de profondes mutations s'opèrent dans les rapports intra-pygmées et où l'argent a pris une certaine valeur. Les domaines de la parenté et du mariage en sont fortement marqués. En effet, au contact des Bantu salariés, la vie communautaire et la cohésion sociale disparaissent chez les Pygmées sédentarisés de la Lékoumou. L'individualisme gagne leurs mentalités. Le mariage endogamique qui était prohibé devient systématique et des Pygmées ont une inclination à la polygamie, pour deux épouses, généralement. Bien qu'elle soit encore constituée de subsistances végétales et animales de la collecte de la cueillette, de la chasse et de la pêche, les Pygmées introduit dans la « dot » d'autres biens et d'autres valeurs :

- une dame-jeanne de 10 litres de vin de maïs ;
- une somme qui varie de 2500 à 5000 francs CFA. Ce que les Boongo appellent eux-mêmes : « le prix de la femme ».

Avec le consentement de ses parents et de la fille, le prétendant paie la « dot » auprès de la belle-famille. Et le mariage est accompli. Lorsque la jeune fille est enceinte, ses parents la déposent auprès de son mari. Celui-ci paie la « dot » après l'accouchement de son épouse. Ils ont à tous les égards bien observés les Bantu pour faire comme eux !

Il va de soit que sur bien de points des Pygmées, les Pygmées s'efforcent d'inviter leurs voisins et de s'intégrer dans le modèle englobant bantu / oubanguiens. Leur évolution n'est jamais restée au même point, surtout pas à celui de l'âge de leur découverte par les Anciens ou par les Grands Noirs. S'il leur arrive de renouer saisonnièrement avec la forêt au moment des grandes chasses collectives, de saison sèche, on doit par contre leur reconnaître deux modes de sédentarisation parmi les Bantu : Saisonnier, d'après F. CLOAREE - HEISS et M ?C.J. THOMAS, 1978, l 'Aka, langue bantou des Pygmées de Mongoumba. Phonologie. Paris, SELAF, p. 1 9 et qui : « Consiste surtout à construire leur campement de saison sèche à proximité du village bantu. » ;

Et permanent, toujours à proximité des établissements des Grands Noirs comme dans la région congolaises comme le souligne KENGUE Di BOUTANGOU qui, abordent le problème de l'émancipation progressive des Pygmées, constate : « Aujourd'hui, certaines familles ont réussi à se fixer à proximité des villages bantous, définitivement ou saisonnièrement. A Ngo, par exemple, y tout un quartier important leur revient. C'est déjà un miracle d'ils se sont fixés. Mais c'est un miracle à attendre de les voir "intégrer" complètement la société congolaise. On aurait souhaité qu'il n y ait pas un village, ni un quartier spécifiquement pour eux. Dans le District de Nsiaki (région de la Bouenza), on les trouve plus fréquemment partout »²⁰

²⁰ KENGUE DI BOUTANDOU, août 1984, « pour une intégration des pygmées dans la société congolaise »

Ce sont là de précieuses indications attestant du processus d'intégration des Pygmées par acculturation et non dirigisme de l'Etat national. En fait, une intégration, lente et progressive se fait çà et là, favorisée par la sédentarisation, le développement des contacts et des échanges entre les deux communautés entre les deux civilisations et surtout l'insertion dans l'économie moderne formelle et informelle. Dans les chantiers forestiers dans des proportions assez représentatives, les Pygmées s'ouvrent à la modernité. On a pu noter qu'avec un Bantu exerçant la même fonction, il n'existait pas d'inégalité de salaire ; les exemples pouvant être multipliés dans une région ou une autre du Congo ou de l'Afrique Centrale et dans d'autres domaines de la vie sociale et économique formelle et informelle intégrant les Pygmées.

Des origines à nos jours, les Pygmées ont désormais une histoire dans laquelle pointent des repères appelés à la sortir des ténèbres d'une oralité mythologique. Comment s'esquisse dès lors cette chronologie de l'Histoire Pygmées au contact des grands Noirs ?

6. Le devenir des Pygmées vu par les pygmées eux-mêmes

Une enquête conduite par nous sur les Plateaux teke a donné les résultats ci-après quant aux métiers que voudront exercer les enfants Pygmées dans l'avenir :

N°	Métier à exercer dans l'avenir	Effectif	Pourcentage
1	Féticheur	20	54,05
2	Ramasseur (chasseur, pêcheur...)	13	35,11
3	Fonctionnaire (militaire, enseignant, infirmier ...)	4	10,81
Total		37	100

La lecture de ces données nous dégage ce qui suit :

- Vingt (20) parents, soit 54,05%, souhaitent que leurs enfants soient des féticheurs. A travers les fétiches, disent-ils, nous prenons notre revanche sur nos maîtres en leur faisant boire notre salive dans des tisanes et autres potions. Selon les pygmées, ce métier a plusieurs avantages dont « l'ouverture du troisième œil », l'acquisition rapides des biens matériels et une certaine renommée dans la localité. A partir de là, le pygmée peut aspirer prendre en mariage une femme Kukuya.
- Treize (13) parents, soit 35,14%, souhaitent que leurs enfants fassent le métier de ramasseur, afin qu'ils demeurent fidèles à leurs traditions c'est-à-dire au quotidien, ne pas fabriquer des greniers pour conserver les aliments. La nature leur fournit ce dont ils ont besoin ; par conséquent, le pygmée n'éprouve pas les sentiments de haine d'envie et de jalousie envers son voisin.
- Quatre (4) parents, soit 10,81%, veulent voir leurs enfants devenir fonctionnaires à l'instar de Monsieur NGOUONIMBA, pygmée la Lékoumou en service au TR2SOR PUBLIC DE Sibiti. Cet Inspecteur de trésor donne des directives aux bantous et ces derniers les exécutent. Il est investi du pouvoir de l'Etat. Ces pygmées pensent donc que la scolarisation peut réduire ou faire estomper les barrières en tout genre entre kukuya et eux. Au regard de ce qui précède, nous pouvons dire que le parent pygmée a une préférence dominante autre que l'école car trente trois (33) parents sur trente sept (37), soit 89,19%, ont le choix pour le fétichisme et la cueillette.

Conclusion

La somme d'expériences tentées République du Congo si riche qu'elle apparaisse, laisse entrevoir des handicaps dont l'analyse implique la mise en place de politiques cohérentes d'émancipation des Pygmées. Le développement est un phénomène total : politique, social, économique et culturel. L'intégration des Pygmées dans la société nationale ne peut ignorer ces dimensions du développement. A l'heure où l'on parle de la lutte contre la pauvreté, de l'action humanitaire, de la promotion des droits de l'homme et de l'intégration économique sous-régionale, les pays de l'Afrique Centrale doivent s'efforcer de reconnaître aux Pygmées leur dignité humaine et s'employer activement à les conduire au développement.

Présentement, la République du Congo initie avec l'aide de la Banque Mondiale un plan national de l'éducation ouvert aux Pygmées qui bénéficieront des infrastructures sanitaires.